

YANN BENOÏST

DES BISES
ET DES SHOWS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042526887

Dépôt légal : mai 2026

*On ne juge bien des uns et des autres qu'à distance :
« Une fois qu'une pensée vraie est entrée dans votre esprit, elle jette
une lumière et nous fait voir une foule d'autres
choses que nous n'apercevions pas auparavant. »
Trop près on ne les voit pas, trop loin on ne les voit plus.
Chateaubriand (Mémoires d'outre-tombe)*

Introduction

La majeure partie de l'histoire se situe entre 1962 lors du passage en Bretagne de la tournée du cirque Pinder dans la ville de Dinan avec en attraction dans l'air du temps cette année-là : « Danny Boy et ses Pénitents ».

Puis, la rencontre, dans le même cirque, 47 ans plus tard à Paris (Pelouse de Reuilly) avec Claude Piron alias Danny Boy. Le 4 décembre 2009.

Préambule

J'ai longtemps hésité – peut-être trouvais-je ça un temps prétentieux – mais après tout, ce fut une époque loin d'être banale : pour quoi ne pas la raconter, la partager.

J'ai eu la chance, en arrivant à Paris en 1976, de connaître pendant quelques années la fin de la grande période des nombreux studios d'enregistrement de la capitale.

Un métier et une pratique en partie disparus aujourd'hui – disons dans cette forme – avec le gratin des musiciens de studio de l'époque.

Peu après, avec Space, 1^{er} groupe étranger autorisé à se produire dans cet immense pays qu'était l'Union des républiques socialistes soviétiques bien avant Pink Floyd...

J'ai vécu les dernières années de l'URSS dirigée par Youri Andropov, puis Konstantin Tchernenko, la Perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev, la CEI de Boris Eltsine et la nouvelle Russie avec l'arrivée de Vladimir Poutine.

Mais aussi Renaud, de loin le chanteur le plus original de sa génération dans sa grande période des années 80.

L'impressionnant Gilbert Bécaud « Magicien de la Scène » aux quatre coins du monde.

La musique – disons je dirais plutôt le rythme – avait commencé à me résonner aux oreilles à la fin des années 50, époque des « Trente Glorieuses » comme on dit où il n'y avait pratiquement rien qui m'interpellait, sinon un peu d'audio dans la TSF ou du visuel dans les vitrines, devenues attrayantes à mon goût, des deux marchands de télé, aussi disquaire, de ma petite ville de province.

Avoir de l'imagination, rêver : peut-être y aurait-il des pistes concrètes à trouver. Mis à part un investissement impérieux nécessaire, du style navigateur sans boussole perdu dans le brouillard. Que faire ?

Aujourd'hui, en apparence, tout semble plus facile : puisqu'en un clic, sur n'importe quel sujet, tout le monde t'apprend tout, te montre tout : « Trop de choix tue le choix », comme disent certains...

À la fin du siècle dernier, tout arrivait finalement assez lentement. Me concernant, à cette époque, j'ai mis beaucoup plus de temps

pour comprendre, puis assimiler ce que certains te montrent en 8 ou 10 minutes sur YouTube aujourd'hui.

Ce peut être aussi, aujourd'hui, une façon de se valoriser : « Écoutez, voyez comme je suis excellent, faites pareil, voyez, c'est facile. » Mais pas gagné...

Tout passe par l'écran plus facilement, alors qu'avant, il fallait repiquer les plans sur son électrophone en rayant ses 45T ou ses 33T, jouer sans doute mal avec des potes, avant de se risquer enfin sur la scène d'un « baluche » de campagne un samedi soir ou un dimanche en matinée.

Au XX^e siècle, après la dernière guerre, le jazz – trop compliqué pour certains – avait été balayé par le rock'n'roll subversif, qui avait atteint les couches populaires de l'Amérique profonde, était aussi arrivé en Bretagne. Passant près d'un garage d'où l'on percevait de l'animation et de la musique, demandant ce que c'était, j'avais entendu ce mot pour la première fois prononcé par ma mère : « C'est du Rock'n'roll ». J'en avais eu peu d'échos, hormis les pochettes des 45 tours (Johnny Hallyday, Les Chaussettes Noires ou encore Les Pirates...) caracolant dans les vitrines des marchands de télévisions mais qui ne passaient pas trop à la radio. Pour moi, trop jeune, c'était resté quelque peu visuel.

Peu de temps après, lors d'une foire commerciale, j'avais entendu « She loves you ». Quel impact dans les haut-parleurs, entre deux réclames de machine à laver ou de « Frigidaire ».

Les Beatles venaient de passer le Chanel, d'envahir les ondes et bientôt la planète Terre avec leurs sublimes chansons d'amour.

Leurs supers coupes de cheveux, leurs bottines noires à talons, leurs vestes sans col dessinées par Pierre Cardin et les guitares Rickenbaker flamboyantes..

Ils avaient frappé en plein dans le mille. Ils furent pour la première fois, dans le numéro 20 du magazine « Salut les Copains », suivi de près par les Rolling Stones, numéro 27, eux à l'allure beaucoup plus rebelle.

Plus tard, lors d'une boum, j'avais entendu le « Protest song » de Bob Dylan avec sa guitare acoustique magique et son harmonica. Le son de sa voix qui ne laissait pas indifférent – auquel je ne comprenais rien, mais vu la longueur des chansons et son débit de paroles, ça devait pas être inintéressant. Hugues Auffray, avec Pierre Delanoe, avait même traduit « Motorpsycho Nightmare » en « Cauchemar Psychomoteur ». C'était bien mais je m'en foutais un peu. Ce que

j'aimais, c'était la coupe de cheveux de Dylan, ses lunettes noires, sa gouaille et son côté roots qui semblait authentique.

Dans le milieu des sixties, il y eut aussi l'arrivée du Rythm' and Blues (Otis Redding, Sam and Dave, Stevie Wonder) sur les disques Stax ou Motown...

Les sections de cuivres et les guitares rythmiques Télécaster de Steve Crooper, etc., puis 67-68, les solos blues rock incroyables d'Eric Clapton avec « Cream », l'univers fantastique de Jimmy Hendrix Expérience à eux deux, ils donnaient à la guitare électrique des airs de « Noblesse conquérante », ils la propulsaient au tout premier plan. Entre-temps, depuis les Beatles, les cheveux avaient poussé et les Stones avaient imposé leurs cheveux longs et le standard vestimentaire des prochaines années.

En 69, au lycée, quel flash de découvrir et d'entendre sur un électrophone la voix aiguë de Robert Plant le chanteur de Led Zeppelin, de voir apparaître sur un Rock'n folk sa belle crinière blonde. Les inventeurs labellisés du son hard rock avec la guitare du majestueux « lead guitar » Jimmy Page – très mince, sa longue chevelure brune, ses pantalons « pattes d'éph », ses pompes aux semelles compensées, sa « Les Paul Gibson Standard » presque sur les genoux, parfois utilisée avec un archer.

Whola lotta Love ... Whaouhhhh. Tout ça laissait les sens en éveil...

Bon... Vu de l'hexagone entre Sheila, Sardou, Aimable ou Verchuren, en prenant le train en marche, tu pouvais peut-être tenter d'assimiler un peu tout ça à ton rythme, dans le pays de Molière, de la baguette, du fromage et du vin rouge... Pas gagné.

Tous les postulants « Guitar Héro » en herbe de ma génération avaient pris le train en marche.

Aujourd'hui, toute cette folle liberté d'après 68 est bien loin. Quelle chance d'avoir flirté avec cette époque follement innovante autant visuelle qu'auditive !

Depuis quelques années déjà, tout ceci me semble fade. Les gens de l'artistique (musiciens, chanteurs ou encore producteurs) ont souvent plus des « looks » de receveurs des Postes ou d'employés de banque, bien propre sur eux. Il semblerait de nos jours qu'il leur faut s'affubler de tatouages pour se sentir « Rebelles » : n'est pas « Popeye » qui veut...

Autres temps, autres mœurs...

Chapitre 1

Enfance

Famille – École de musique – Années Rock & Twist Danny Boy et ses pénitents – 1^{re} guitare

Je suis né le 6 février 1951. J'ai grandi en Bretagne, dans une très jolie petite ville médiévale : Dinan.

Entouré de mes parents – mon père, représentant de commerce dans les vins et spiritueux, ma mère, ancienne employée de banque (la BNCI, entreprise de pointe de cette époque) devenue femme au foyer – ainsi que ma sœur Édith, de 2 ans ma cadette.

Une famille plutôt « campagne » du côté de mon père, « bord de mer » du côté de ma mère. Les dimanches en famille se passaient là-bas.

Les repas du midi, voire du soir, chez le grand-père (retraité de la Marine nationale) et la grand-mère (bonne cuisinière ou simplement gourmande) avec souvent les deux sœurs de ma mère – femmes de marins elles aussi, mais de la marine marchande – mon cousin Didier (de trois ans mon aîné, futur marin), et parfois leur frère Pierre, plus jeune de dix ans (futur instituteur)

Autour de la bonne table, les conversations allaient bon train : pêche, bateaux, et souvent politique, la « tête de gondole » était l'homme providentiel, sauveur de la France I : le fameux général de Gaulle.

D'ailleurs, avec mes parents et ma sœur, j'avais eu l'occasion de l'apercevoir, après son élection en 1958, de passage à Saint-Malo, debout dans sa voiture présidentielle, la foule l'acclamant vivement de chaque côté.

Tout ceci résonnait comme un brouhaha dans ma tête, n'étant ni intéressé ni concerné. J'étais plutôt du genre timide, introverti, limite autiste, comme me dit un jour mon oncle, bien plus tard.

Très tôt, je me réfugiais dans le dessin. Dans la famille certains disaient que j'avais un don. Pas de musique chez mes parents, pas d'électrophone, donc pas de disques. Juste un vieux poste en bois couleur acajou datant au moins des années 40.

Je me souviens y avoir entendu la mort de Gérard Philippe, qui plaisait beaucoup à ma mère, et de Sydney Bechet. Là, aucune réaction de mon père.

Dans les mêmes temps, « Memphis Tennessee » de Chuck Berry, entendu par hasard un soir, m'avait interpellé.

De son côté mon cousin, lui, s'était mis à prendre des cours d'accordéon... Qui dit accordéon dit solfège. À la rentrée 1959, nous fûmes, tous les deux inscrits à l'école de musique.

Elle était dans l'Hotel Bazin de Jessey, ancien hôtel particulier, jolie bâtisse plutôt austère avec un intérieur en plancher bois qui craque, des murs peints en gris parsemés de portraits des grands musiciens classiques aux visages peu amicaux – le plus terrifiant étant Beethoven, à mon goût.

L'isolation étant très mauvaise, tout résonnait à l'intérieur : nos pas dans les couloirs, les instruments de musique, les mômes qui chahutaient.

Le bouquet final étant notre professeur de solfège, Mr Lamy, aussi directeur de l'école. De petite taille, antipathique à souhait, portant de petites lunettes rondes.

Il donnait son cours juché sur une estrade, sur laquelle était posé son piano à queue noir.

Debout sur celle-ci, il nous faisait chanter. Ce n'était pas le pire.

Par contre il devenait hystérique au moment des dictées et du solfège. Poussant des hurlements, souvent excédé par notre manque d'attention, il tapait sur toutes les notes de son piano, finissant le cours en apothéose : se levant et claquant violemment l'abattant du couvercle...

Ayant fait les deux années réglementaires de solfège, je pouvais prétendre à vouloir jouer d'un instrument. Et quel instrument avais-je choisi...

Je jetais donc mon dévolu sur le violon.

Je me souviens très bien du jour où ma mère et moi avons été chez Simone, son amie d'enfance, qui habitait à l'extérieur du centre historique de Dinan.

C'était un endroit excentré protégé par de très hauts murs et un grand portail en bois, peint en blanc, situé impasse de la Mirauté (villa Kermad).

Je connaissais de loin cet endroit : ma tante, Emilia, sœur de ma mère, habitait tout proche. Une fois passé pour la première fois, le grand portail d'entrée s'offrait à mes yeux, une vue avec une atmosphère incroyable : une grande cour avec des pins ou sapins,

couleur vert bouteille, ce qui, avec les rayons du soleil, dégagait une ambiance apaisante, ombragée.

Nous étions donc peu de temps avant la rentrée scolaire. Simone, l'amie de ma mère, sortit un violon de son écrin. Les pins, les rayons de soleil sur les murs du salon ocre jaune : tout ceci était pour préparer ma rentrée musicale avec un instrument de mon choix.

À la rentrée 1960, ma mère et moi, nous nous présentâmes à l'école de musique, avec mon violon, au rendez-vous fixé avec l'abominable directeur : l'hystérique Mr Lamy.

À notre plus grande déconvenue, celui-ci n'y alla pas par quatre chemins et nous imposa un veto catégorique. Au vu de mes résultats en solfège, et dictées, je ne jouerai jamais de violon ni d'aucun autre instrument.

D'ailleurs je ne serai jamais musicien. Tout en resta là. Quelle déconvenue ! Fini l'école de musique...

Nous étions dans l'année scolaire 1960-1961. Auparavant, j'avais aperçu dans mon école quelques pochettes de 45 tours de Georges Brassens ou encore Marie Josée Neuville avec leur instrument posé bien sagement sur un genou style guitariste classique.

Dans les mêmes moments, les deux magasins de télévisions à la sortie de mon collège des Cordeliers étaient soudainement inondés de pochettes de disques avec des mecs au look incroyable faisant des poses avec leurs nœuds twist, les pantalons pattes d'éléphant mais surtout des guitares électriques de toutes les couleurs.

En sortant de l'école avant de regagner la maison de mes parents, j'avais le choix d'aller jeter un œil à gauche : magasin de télé Continental Edison de Mr Durand avec tous les groupes du moment. Les Chaussettes noires, les Chats sauvages, les Pirates, les Vautours, les Fantômes, Long Chris et les Daltons, El Toro et les Cyclones et plusieurs 45 t de Danny Boy et ses Pénitents avec leurs cagoules rouges.

Sur la droite, le magasin Phillips tenu par Mr Nisole, qui avait lui la préférence pour tous les premiers Johnny Hallyday 45t et 33 t période Vogue ou Phillips : Kili watch, Viens danser le twist, La Bagarre, Avec une poignée de terre, etc., Johnny assis au pied d'un arbre habillé en blanc, sa belle guitare électrique « Ohio » rouge et blanc. Avec une tête 6 cordes en ligne.

Tout ça pour moi plein de mystères et d'inconnues, m'interpelait...